

Conférences Etienne Gilson 2014. Rémi Brague sur le Bien Institut Catholique de Paris, Parigi – 10-19 marzo 2014

Les six conférences données par Rémi Brague sur le Bien en mars à l'Institut Catholique de Paris ont attiré beaucoup d'attentions sur cette idée peu discutée aujourd'hui, sauf parmi le cercle des spécialistes et de manière vulgaire, parmi les politiciens. Hébraïsant et arabisant, Professeur Brague a basé cependant la plupart de ses propos sur les figures communes de l'histoire des idées intellectuelles en Europe, tracant ainsi une voie cohérente pour élaborer ses réflexions sur ce qui devrait mériter plus de réappropriations.

Professeur Brague a commencé par évoquer ce qu'il entendait par «les biens faibles», à savoir une co-existence pacifique des hommes sans pour autant une recherche des valeurs plus élevées. Les divers langages contemporains, accompagnés des nouveaux courants de pensées, sont rélévateurs par leurs forces de ménager considérablement une aspiration traditionnelle vers le Bien. Or, le besoin d'un Bien "fort" pour justifier une telle existence, héritée du passé et ouverte sur le futur, n'est jamais absent. Une grande partie de l'histoire de la philosophie montre bien que le Bien doit être coincidé avec l'Être.

C'est avec *Critique de la raison pratique* de Kant qu'apparaît une nouvelle idée du Bien, a-t-il dit. Le Bien était, avant Kant, ce que toutes choses aspirent. Le Bien apparaît tout d'abord au pluriel comme les choses bonnes. Il vient d'Aristote en droite ligne, précisément au début d'*Ethique à Nicomaque*. Pas seulement l'homme, mais aussi l'animal cherche sa proie et son partenaire sexuel et la plante qui cherche la lumière. Cette idée d'un désir universel pour le Bien reste à l'horizon de toute éthique postérieure. Or, Kant opère un retournement de perspective, à savoir un remplacement de la recherche du Bien en tant que première tâche par celle qui consiste à faire passer d'abord la loi morale et ensuite le Bien. Ce retournement du regard constitue, selon les historiens de la philosophie, une "seconde révolution copernicienne". Ici, Kant choisit un critère plus subtile, à savoir l'opposition du formel et du matériel. La volonté de faire le Bien devra donc être un désir dirigé par une raison elle-même pure, c'est-à-dire une raison qui ne réintroduirait pas subrepticement quelques éléments d'irrationalité, dénudée de toute passivité. Cela nous conduit à penser l'articulation entre le savoir et le faire.

La différence entre la volonté sainte et la volonté bonne consiste dans la caractéristique de la première qui se diffuse, alors que la deuxième se réfère à l'action humaine. D'où l'appréciation de Rémi Brague sur Kant selon laquelle celui-ci effectue «une sorte de décrochage de la Morale par rapport au Bien, un débrayage;

il nous invite à envisager symétriquement une pensée du Bien». Un tel décrochage constitue désormais une tension constante entre la Morale, par laquelle l'agir moral s'applique et le Bien, rendu possible plutôt par la coïncidence de la vertu et du bonheur.

Professeur Brague a procédé de parler de trois caractéristiques du Bien en terme de l'histoire de la philosophie. Le Bien est d'abord un concept indéfinissable par le recours de la logique. Ensuite, en s'appuyant sur Grotius, Rémi Brague a évoqué l'indépendance des normes morales par rapport à la volonté divine, ce qui constitue ce qu'il appelle «une sécularisation du Bien». Enfin, c'est l'irréductibilité du devoir être à l'être, élaboré d'abord avec justesse chez Hume.

En ce qui concerne l'impossibilité logique de définir le Bien, elle a été exprimée dès le plus ancien traité du Bien que nous possédons, celui qui a été écrit au début du 13ème siècle, par Philippe le Chancelier (chancelier de l'université). Selon Philippe, le Bien ne possède peut-être pas de définition en bonne et due forme, mais possède des "notifications". A partir de là, en provenance probable d'un passage de Denys l'Aréopagite, le Bien est considéré comme ce qui se diffuse ou se répand pendant le Moyen-âge latin. En plus, le Bien est ce dans quoi il n'y a pas de différence entre l'acte et la puissance. Tout ce dont une réalité est capable, tout ce qu'elle contient potentiellement arrive à sa perfection. C'est en gros l'idée de perfection, une Idée qui se trouve sous une forme voisine chez Avicenne, dans sa métaphysique qui a été très lue par les Médiévaux. Lorsque le Bien échappe à la définition logique, il ouvre une brèche de la liberté. C'est dans ce sens là que Professeur Brague a considéré Kant comme celui qui déclare la guerre contre Aristote. En prenant un contre-pied de l'*Ethique à Nicomaque*, Kant en vient à constater que l'éthique n'est pas pour contempler ce qu'est le Bien, mais pour le faire. Quant au troisième point évoqué ci-dessus, Professeur Brague nous a fait attention à ce que G. E. R. Moore avait systématisé ce principe et il en avait tiré une mise en garde symétrique à celle de Hume: il est interdit non seulement de tirer de l'être le devoir-être, mais de tirer du devoir-être l'être.

Transposant sur le plan de la politique, Rémi Brague n'a pas oublié de rapporter John Rawls à son propos. Mais ce qui fait défaut à Rawls, selon Brague, trouvait ses combles déjà dans les dialogues de Platon. Ce qui manque, c'est l'idée par laquelle les choses justes deviennent utilisables et bienfaitantes. Il y a même un texte de Rawls où il préfère l'idée de justice à celle de Bien. Ce qui est tout à fait intéressant pour les propos de Professeur Brague, c'est ce désamour pour l'idée de Bien combinée avec une sorte d'obsession maniaque de la justice. D'ailleurs, a-t-il ajouté, on la trouve aujourd'hui aussi chez certains politiciens. De ce point de vue, ce qui est intéressant avec la notion du Bien, c'est qu'on quitte le domaine de la cité dans la direction de ce qui la transcende et peut-être la fonde, mais en tous cas la dépasse.

La raison du Bien est donc une question urgente pour nous, nous nous trouvons dans une situation analogue au moment où nous nous demandons si nous allons infliger la vie à autrui. Nous ne pouvons leur demander si cela leur plaît ou pas. Donc de quoi avons-nous besoin pour choisir correctement la vie pour autrui? En quelle mesure est-il bien qu'il existe une espèce humaine, et qu'elle que soit la réponse, positive ou négative, que veut dire bien dans ce cas-là?

La vie est un bien, donc si elle est un bien en soi, il va falloir la défendre ou en tous cas la maintenir. Cette réponse était au fond un cas particulier d'une thèse plus générale, qui identifie l'étant au Bien. Tout ce qui est, dans la mesure où il est, est bien. Cette équation est attestée partout dans la philosophie ancienne. Mais le paradoxe de Plotin selon lequel le Bien donne ce qu'il n'a pas, ne cesse de rayonner chez les Médiévaux et même, selon ce que Brague a repéré, jusqu'à Sartre. Dans ses *Cahiers pour une morale*, il jette des idées selon lesquelles il rejette dos à dos ce qu'il appelle le "bien platonicien" et le "bien chrétien", au profit d'une nouvelle idée suivant laquelle le bien «n'existe pas en dehors de l'acte qui le fait».

Pour clore ses conférences, l'agir moral n'est pas ce qui fait être le bien, mais peut-être ce qui nous permet d'en prendre conscience, selon Brague. C'est dans la mesure où nous nous efforçons de régler notre vie sur la recherche du bien que le monde va nous apparaître comme bon. Et réciproquement, la converse est peut-être encore plus parlante. Les gens qui voient le monde comme une sorte d'enfer, comme un lieu d'horreur sont quand même assez souvent eux-mêmes des salauds et en tous cas ce sont des gens qui ne font pas grand-chose pour l'améliorer.

Haochen Deng
Université Paris-Sorbonne
okeydoke1985@gmail.com